

voies de l'annonciateur, le salut a été rendu aussitôt par la batterie de terre.

Le Commandant Commissaire Impérial avait envoyé à bord son chef d'état-major pour souhaiter à Son Altesse la bienvenue dans notre pays et lui demander quand elle pourrait recevoir le Commandant Commissaire Impérial.

Le lendemain dimanche, les aides de camp du prince, MM. l'honorable Victor Yorke et le lieutenant Haig, vinrent rendre la visite à la suite par le chef d'état-major, et annoncer que Son Altesse Royale viendrait à quatre heures faire sa visite à S. M. la Reine et au Gouverneur.

A deux heures, le Commandant, accompagné de son état-major, se rendit à bord de la *Galatée* pour présenter ses hommages au prince Alfred et lui offrir ses services.

L'accueil fut le plus gracieux et le plus cordial. Son Altesse conduisit M. de Jouslard dans la batterie pour lui faire voir ses canons de gros calibre et lui en expliquer elle-même la manœuvre.

Le Commandant se retira après avoir mis à la disposition de Son Altesse toutes les ressources dont peut disposer notre arsenal.

A son départ, il fut salué de quinze coups de canon, que le *Ducakya* rendit immédiatement.

Ayant quatre heures, les troupes furent réunies au débarcadère, et les himènes rangés chez la Reine pour recevoir le prince.

Au moment où Son Altesse quitta son bord, elle fut saluée d'une salve en feu de file de toute l'artillerie du *Ducakya*. Au même moment, les prêtres étaient blés, les hommes sur les verges, honneurs réservés aux princes de la Famille Impériale; et quand elle débarqua, la batterie de terre tira vingt et un coups de canon.

Les commandants et les états-majors des navires présents sur rade l'attendaient au quai.

Le Commandant Commissaire Impérial avait envoyé au-devant de Son Altesse ses deux aides de camp, qui l'accompagnaient jusqu'à l'hôtel du gouvernement, où étaient réunis les chefs de corps et les officiers sous leurs ordres.

Après un court séjour à l'hôtel, Son Altesse se rendit avec le Commandant au palais de la Reine. Pendant le trajet, tous les himènes chantaient la bienvenue du fils de S. M. la Reine Victoria, entendait leurs chants des plus chaleureuses acclamations.

S. M. la Reine Pomare était entourée de toute sa famille et des principaux chefs de file. Elle venait de S. M. la Reine Victoria, elle était hennée de la voir à Tahiti, et l'assura qu'elle ferait tout son possible pour lui rendre le séjour dans son pays agréable.

Au départ du prince, les mêmes acclamations retentirent sur son passage.

Dans la soirée, il descendit à terre, et étant venu entendre les himènes réunis dans la cour de la Reine, il parut prendre un vif intérêt à tous ces chants. Excellent musicien, il remarqua avec surprise que ces himènes, malgré leur simplicité et leur rythme original, renfermaient des parties extrêmement mélodieuses.

Le lendemain lundi, un dîner offert par le Commandant Commissaire Impérial à Son Altesse Royale réunissait à l'hôtel du gouvernement S. M. la Reine, LL. AA. RR. les princes Arifabale et Arilane, M^r l'évêque d'Axami, le capitaine du *Kerangue*, les commandants de la *Néréide* et du *Ducakya*, les consuls étrangers et les principaux fonctionnaires et les habitants notables du pays.

S. A. R. le prince Alfred y vint accompagné de ses deux aides de camp M^r M. Chavallier.

Quatre toasts furent portés : le premier, par le Commandant Commissaire Impérial, à S. M. la Reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande; le second, par S. A. R. le duc d'Edinbourg, à S. M. l'Empereur. La Reine fut ensuite à la santé de S. A. R. le duc d'Edinbourg, qui répondit en portant la santé de S. M. la Reine Pomare.

La cour du gouvernement avait été illuminée et les himènes des districts y étaient réunis. Les chants se succédèrent sans interruption pendant toute la soirée. On vit alors s'y promener la Reine, le Prince, le Commandant Commissaire Impérial, et les invités qui n'avaient pu prendre place au dîner.

Le lendemain mardi, les habitants de l'île vinrent lui rendre hommage au palais de la Reine, chaque Tahitien lui faisant présent de ses ornements de Rite, la Reine et les membres de sa famille s'étant mis à la tête du défilé de tous les districts réunis à Papeete.

Le soir, le prince avait envoyé sa musique à terre. Elle exécuta, au grand plaisir des indigènes, « danseurs de musique, divers morceaux remarquablement bien joués.

Mercredi, il y avait au palais de la Reine. La soirée fut charmante. Son Altesse Royale eut gracieusement prêté sa musique pour la danse.

On donna une grande attention aux himènes de Papanu, Papanuiri et Papanuiri, dont les chants dansés pleins d'originalité célébraient sa bienvenue.

Le jeudi, S. M. la Reine se rendit à bord de la *Galatée* pour voir les régates. Les frégates anglaise et française lui rendirent les honneurs royaux au moment où elle poussa de terre.

Les trois premiers prix réservés aux hommes furent enlevés par les districts de Puen, pour les pirogues à balancier; Afaesatu, pour les balcières; et Papanu, pour les pirogues doubles. Les femmes de Tiaré obtinrent un prix spécial.

Le duc d'Edinbourg fit visiter à la Reine toute sa splendide frégate, et lui offrit son portrait, ainsi que ceux de ses augustes parents.

La Reine prit un grand plaisir aux manœuvres d'infanterie que le prince fit exécuter par ses marines. Elle retourna ensuite à terre accompagnée de M. le Commandant Commissaire Impérial.

Mercredi 23, la frégate à voiles *Néréide*, commandée par M. Pierre, capitaine de frégate, a mouillé sur notre rade, venant de la Nouvelle-Calédonie, après une fort belle traversée.

Partie de France le 23 janvier, la *Néréide* a passé près de trois semaines sur rade de Nouméa, et après 17 jours de traversée elle est arrivée à Papeete.

Elle rapatrie un assez grand nombre d'officiers et d'employés.

Avec quelques officiers de cette frégate, le vélodécipède a fait son apparition à Tahiti, au grand étonnement de la population indigène.

M. des Portes, nommé au commandement de l'*Euryale* par décret impérial, est arrivé par la *Néréide* pour prendre son commandement. M. Parryon a fait reconnaître le nouveau capitaine par son équipage; et M. des Portes est aussitôt entré en fonctions.

Hier, à deux heures, tous les chefs de district se sont présentés chez le Commandant Commissaire Impérial pour le féliciter sur sa bienvenue, et l'assurer de leur concours zélé et sincère dans la gestion des affaires du pays.

En même temps, l'himène de Teahupoo, que le mauvais temps avait empêché d'arriver au jour fixé pour la fête, s'était réuni dans le jardin de l'hôtel du gouvernement, désireux de témoigner ainsi de ses sentiments dévoués.

L'Empereur Napoléon III et les ouvriers.

On lit dans le *Journal officiel* du 24 mars :

Le conseil d'Etat a été saisi récemment de l'examen d'un projet de loi portant abrogation de la loi du 22 juin 1854, qui assujettit à l'obligation du livret les ouvriers de l'industrie.

L'assemblée générale du conseil était appelée aujourd'hui à délibérer sur cette proposition.

L'Empereur a présidé la séance et résumé les considérations qui avaient déterminé la présentation de ce projet de loi, ainsi que les cours suivants :

- « Messieurs,
- « J'ai tenu à présider aujourd'hui le conseil d'Etat pour vous dire « dans quel ordre d'idées je me suis placé en invitant les ministres « à vous soumettre un projet de loi relatif à la suppression des livrets « d'ouvriers.
- « Notre société, il faut le reconnaître, renferme bien des éléments « contraires. Ne voyons-nous pas, en effet, d'un côté, des aspirations « légitimes, de justes désirs d'amélioration; de l'autre, des théories « subversives et des convoitises coupables? Le devoir du Gouver- « nement est de satisfaire les premiers avec résolution, et de re- « pousser les seconds avec fermeté.
- « Quand on compare ce qu'est l'état actuel du plus grand nombre « à ce qu'il était au siècle dernier, on se félicite des progrès obtenus, « mais on dénote et de l'adoucissement des mœurs publiques. Ce- « pendant, si l'on sonde les plaies des peuples les plus florissants, « on découvre encore, sous des apparences de prospérité, bien des « misères innombrables qui appellent les sympathies de tous les cœurs « généreux, bien des problèmes non résolus qui sollicitent le con- « cours de toutes les intelligences.
- « C'est dans ce sentiment que des lois ont été élaborées par vous « et adoptées par le Corps législatif, les unes toutes philanthropiques, « comme les lois d'assistance, de secours mutuels et d'assurance en « cas d'accident ou de mort; les autres, notoirement les ouvriers à « associer leurs épargnes, à opposer la solidarité des salaires à la « solidarité des capitaux, leur permettant de débattre leurs intérêts « dans des réunions, accablant enfin leur parole devant la justice.
- « La suppression des livrets, réclamée surtout comme une satis- « faction morale, afin d'affranchir les ouvriers de gênantes formalités, complètera la série des mesures qui les placent dans le droit « commun et les relèvent à leurs propres yeux.
- « Je n'ai pas la pensée qu'en suivant cette politique, je ferais « tomber toutes les préventions, je désarmerais toutes les haines et « j'augmenterais ma popularité. Mais ce dont je suis bien convaincu, « c'est que j'y puiserais une nouvelle énergie pour résister aux mau- « vaises passions.
- « Quand on a admis toutes les améliorations utiles, quand on a fait « tout ce qui est bien et juste, on maintient l'ordre avec plus d'au- « torité, parce que la force, alors, s'appuie sur la raison et la con- « science satisfaites. »

Après une discussion approfondie, le conseil d'Etat a émis l'avis que l'obligation des livrets d'ouvriers devait être supprimée.

Le contrat de louage entre les chefs, ou directeurs des établisse- « ments industriels et leurs ouvriers, serait désormais uniquement soumis aux règles du droit commun.

Un projet de loi conforme à l'avis du conseil d'Etat sera prochainement présenté au Corps législatif.

FAITS DIVERS

Une des plus belles entreprises de notre siècle est terminée. Le 10 mai 1869, à midi, le dernier rail du chemin de fer entre New York et San Francisco a été posé, le dernier clou onqué. La jonction des deux tronçons s'est opérée à 1,086 milles à l'ouest du Sacramento et à 600 milles à l'est de la ville de Sacramento. M. Leland Stanford, gouverneur de l'Etat de Californie et président de la compagnie du chemin de fer central, a eu l'envie honneur de donner la dernière main à ce gigantesque travail. Il était muni pour cette occasion d'un élan en or massif et d'un maure au harnais, prêt, offerts par des souscripteurs volontaires. L'édifice électrique a porté immédiatement dans chaque Etat de l'Union cette heureuse nouvelle, qui partout a été accueillie par des réjouissances publiques.

Ces le 9 janvier 1863 que le chemin de fer continental a été commencé. Les travaux se sont ralentis on n'en a plus fait pendant la guerre fratricide de la sécession, qui a duré près de quatre années. Ils n'ont repris avec ensemble et vigueur qu'en 1866, pour être terminés, ainsi qu'on vient de le voir, le 10 mai dernier.

La longueur totale du chemin entre San Francisco et New York est de 3,200 milles (environ 1,100 lieues de France). La ligne traverse la Sierra Nevada et les montagnes Rocheuses, à une élévation de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les obstacles ont été sans nombre et de tous genres. Dans la Sierra Nevada il a fallu construire des abris formidables sur une superficie de 21 milles pour protéger la précieuse voie contre les avalanches.

Enfin, grâce à des ingénieurs qui savaient vaincre les difficultés au fur et à mesure qu'elles se présentaient et à une armée de 20,000 travailleurs enthousiastes, l'œuvre glorieuse a pu être achevée dans un espace de temps relativement très-court.

Une première maille expédite de New York pour San Francisco a franchi la distance qui sépare ces deux villes, en deux jours. C'est un beau résultat, mais on espère encore mieux. D'après les données d'un journal, le voyage à accomplir, lorsque toutes les timidités inhérentes à un début seront dominées, dans l'espace de 6 jours 17 heures 14 minutes. La réalité d'aujourd'hui dépasse la rêve d'autrefois.

— A la troisième séance des réunions de la Sorbonne, section d'histoire et de philologie, M. Textor de Ravis, membre associé de l'Académie académique de Saint-Quentin, a exposé les faits, courus au point de vue historique, artistique et religieux, que lui a permis de recueillir un séjour de douze années dans l'Inde, en qualité de commandant de Karikal. Il a mis sous les yeux de l'assemblée des photographies représentant les monuments dont il donne la description. Auteur d'un ouvrage sur *Karikala*, il a recueilli des renseignements les quatre points qu'il a traités dans son travail destiné à l'impression. Il cherche à y établir que ce n'est pas dans le brahmanisme, que le christianisme a pris naissance, quoiqu'il en soit contraire de la religion du Christ que celle des brahmes a tiré un grand nombre de dogmes, de rites et de croyances.

— Un décret du gouvernement provisoire d'Espagne a déclaré propriétés nationales les archives, bibliothèques, cabinets de curiosités et autres collections d'objets de science et d'art ou de littérature qui se trouvent actuellement dans les cathédrales, chapitres, monastères, etc., et en a décidé la remise aux établissements publics, archives, musées, etc. Les autorités civiles supérieures, dans chaque localité, ont reçu mission de procéder au recensement de ces objets et d'en prendre possession. A propos de l'inventaire en cours d'exécution dans la cathédrale de Burgos, une édition populaire a éclaté, suscitée, dit-on, par le fanatisme religieux, et le gouvernement civil qui présidait aux opérations a été massacrée dans l'église même. L'état de siège a été proclamé. De nombreuses arrestations ont été faites.

— Dans la séance de l'Académie des sciences du 5 avril, il a été communiqué des résultats importants pour la fabrication du vin. Il est question de substituer à la pression, l'aspiration d'une turbine dans la séparation du marc du moût de vin. La force centrifuge sépare le liquide du résidu. L'opération se fait par l'intermédiaire d'une locomobile. La turbine présente sur le pressoir l'avantage de produire une extraction plus complète et plus homogène. Tout le liquide séparé est de même qualité, tandis qu'avec le pressoir on obtient des produits successifs de différente qualité.

— On lit dans une correspondance polonoise : Au mois de décembre dernier vivait encore en Podolie, à Antopol, domaine de la princesse Casimira Cretwintzka, un vieillard nommé Sémén, ancien chef des cosaques de la garde du prince Casimir Cretwintzka, héritier de la châteline. Sémén était entré dans sa cent treizième année. Ses sourcils descendaient le long de ses joues et se confondaient avec ses barbes; ses cheveux, après avoir été tout blancs de quatre-vingts à cent dix ans, avaient commencé à devenir blonds à cette dernière époque et bruisaient de pins en pins. Il était presque chauve lorsque il mourut à la fin de 1868.

Sémén avait conservé toutes ses facultés intellectuelles; il disait en russe qu'il avait dépassé l'âge ou l'on meurt, il était entré dans une seconde vie. Sa mémoire était prodigieuse et il racontait d'une façon saisissante les luttes de la célèbre confédération de Bar en 1767, dont il avait été un des soldats. Il parlait aussi du don de seconde vue qu'il prétendait avoir eu dans sa jeunesse, don que le paysan de l'Ukraine parvenait à voir les montagnards de l'Ecosse. De phénomènes vieillards vivants, depuis, arrivés aux cent ans, on se borne, au fond d'un bois, surveillant et soignant les abeilles de la princesse Cretwintzka. Dans les grandes occasions, on lui envoyait une voiture pour l'amener au château, où il était considéré comme une relique de famille.

Un concert magique.

Il ne faut pas défer les savants.

Dans une soirée récente, l'un d'eux paria qu'il ébranlerait d'harmonie tout un salon, qu'il ferait résonner un orchestre complet sans qu'aucun musicien ne franchît la porte de l'appartement.

On rit de cette singulière proposition, mais on resta incrédule.

— Vous doutez, reprit le physicien... tenez-vous le parti ? Je vous invite à venir chez moi jeudi ; vous aurez le droit de visiter les

pièces voisines du salon, de surveiller les alentours ou de vous en fermer à double tour. Vous prendrez enfin toutes les précautions possibles ; aucun artiste ne pénétrera au milieu de nous, et cependant, à mon commandement, vous entendrez exécuter le programme de concert qu'il vous plaira d'indiquer.

L'offre était trop originale pour n'être pas acceptée, et huit jours après une douzaine d'invités étaient réunis dans le petit salon du physicien. Un salon comme tous les salons possibles s'offrait à leur regard. Dans un coin, un petit piano droit ; au centre de la pièce, on avait placé trois supports en bois et à côté un violon, un violoncelle et une harpe.

— Les portes sont ouvertes, messieurs, dit le savant ; assurez-vous bien que les murs sont pleins, et qu'après de vous je n'ai caché personne.

Et quand tout le monde fut convaincu qu'aucune supercherie n'était possible, le physicien saisit un archet et frappa un des supports en bois.

— Une, deux, trois... fit-il.

Au même moment, les vitres tremblèrent, le salon vibra, les invités se levèrent stupéfaits ; les instruments étaient intacts ; le bruit était assourdissant. On eût dit qu'un orchestre installé au milieu du salon attaquant avec entrain l'ouverture de *Guillaume Tell*. Tout le morceau fut admirablement exécuté. L'étonnement était à son comble.

— Un peu trop de tapage, n'est-ce pas ? reprit le physicien ; un simple quatuor, si vous voulez bien, piano, violon, violoncelle et chant.

L'archet donna le signal, et ce qui venait d'être dit fut exécuté avec précision.

— Il y a du monde au-dessous ou au-dessus de nous ? objecta quelqu'un.

Qu'on y alla voir ; personne ! Au reste, la voix et le piano qui arrivaient à l'oreille si nettement dans le salon, ne s'entendaient plus dans l'escalier. Il semblait que cette petite pièce seule eût le pouvoir de produire cette musique mystérieuse.

— Pour prouver, reprit le physicien, que les sons s'égouttent bien ici et non ailleurs, j'ai fait apporter cette harpe, ce violon et le violoncelle ; je vais les faire jouer successivement.

Le violon et la harpe furent placés sur deux supports et ils résonnèrent aussitôt. Puis vint le tour du violon. Ils finissaient à peine de rendre très-faiblement une des romances sans paroles de *Mendelssohn*, quand le piano attira à son tour dans son coin et avec un bruit infernal l'ouverture du *Tannhäuser*. L'effet était magique ! On eût dit tout le salon enaoiré.

— Pendant que j'y suis, continuait en riant le savant, rien ne m'empêche de faire parler jusqu'à des planches ; voici de petites planchettes : elles vont à votre gré chanter, déclamer, jouer du tambour, imiter une boîte à musique.

Et une petite planchette fut déposée sur l'un des supports en bois, on entendit battre la charge dans le salon ; enlevait-on la planchette, le bruit cessait ; était-elle remise en place, le tambour retentissait bruyamment.

La mince planchette parla ensuite d'un ton rauque comme un ventricule. Elle rit, les éclats de rire emplirent le salon ; la planchette légèrement soulevée, et le plus grand silence régnait de nouveau ; replacée, et tout aussitôt on entendait dans l'air comme un poutin strident, moqueur...

Ces expériences extraordinaires furent répétées très-avant dans la soirée et toujours avec un succès croissant.

Il fallut bien reconnaître que le savant avait tenu parole. Il avait réalisé complètement ce que l'on avait considéré comme impossible. Il est bien d'autres exemples où la science mise à contribution tourne ainsi les difficultés en apparence les plus insurmontables.

L'imagination aidant, on était déjà tout disposé à voir dans ce curieux phénomène l'intervention d'un pouvoir occulte et surnaturel. L'expérience est, au contraire, toute simple et basée sur des principes d'acoustique bien connus maintenant. Elle avait été réalisée une première fois par un physicien anglais, Whistonstone. On parla longtemps, à Londres, de l'effet saisissant qu'elle avait produit sur l'auditoire de Royal Institution.

Voici tout le secret de ce concert singulier :

Le son se propage beaucoup plus vite et beaucoup mieux dans les solides que dans les gaz. Sa vitesse, qui est d'environ 340 mètres par seconde dans l'air, est, suivant les fibres d'une pièce de bois, de 4,000 mètres environ. Pour l'acacia, 4,714 ; pour le pin, 3,322 ; pour le peuplier, 4,282 ; pour le chêne, 3,847 ; pour le frêne, 4,567, etc. Dans un fil de fer, la vitesse du son est de 4,716 mètres ; dans l'acier fondu, de 4,985 ; dans le cuivre, 3,555, etc.

Il résulte de cette rapidité et de cette facilité de transmission des vibrations sonores dans les solides, que le plus petit mouvement vibratoire imprimé à l'extrémité d'une pièce de bois, se communique de proche en proche, d'un bout à l'autre du solide. Le tic-tac d'une montre appliquée contre le tronc d'un arbre coupé s'entend à l'extrémité opposée. Tout le monde sait bien que, en appuyant l'oreille sur terre, on distingue le bruit du canon à une distance de plus de dix lieues, 40 kilomètres.

On entend, d'ailleurs, avec une netteté extraordinaire par les parties osseuses de la tête. Les sourds-muets, quand la surdité ne provient pas d'une paralysie du nerf acoustique, perçoivent parfaitement les sons par les dents. On place entre leurs dents l'extrémité d'une baguette appuyée sur la table d'harmonie d'un piano. La mu-

